

Quatre-vingts mains et cinq fois plus de doigts

Sylvie Bérard

Numéro 122, automne 2009

Masturbatorium

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1593ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bérard, S. (2009). Quatre-vingts mains et cinq fois plus de doigts. *Moebius*, (122), 65–72.

SYLVIE BÉRARD

Quatre-vingts mains et cinq fois plus de doigts

En effet, Sophie posa l'abeille par terre en la tenant toujours à travers le mouchoir, et d'un coup de couteau elle lui coupa la tête ; puis, comme elle trouva que c'était très amusant, elle continua de la couper en morceaux.

Comtesse de Ségur, *Les malheurs de Sophie*

Je ne suis pas nue. J'ai appris avec le temps qu'il est plus efficace de laisser les spectateurs me découvrir peu à peu. Pour moi aussi, l'effet d'un dépouillement graduel est plus puissant. Il m'arrive parfois de me sentir écorchée vive lorsque, graduellement, le public me dépouille des vêtements qui me recouvrent. Pourtant, ce soir, je ne porte pas de vêtements à proprement parler. Je me suis plutôt vaporisé le corps d'une fine couche de latex qui ne laisse que ma tête découverte. Du latex rouge, comme l'image de sang qui m'obsède, une fine couche veloutée qui me recouvre comme un vêtement trop ajusté. Indécent. Qu'il faudra m'arracher ou me découper sur le corps afin de m'exposer. Cela promet.

Les instruments sont bien en place, encadrant mon corps comme un rideau. Et, en principe, ils sont tous en excellent état de marche et d'une allure impeccable. Je le sais, je les ai moi-même vérifiés avant qu'on laisse le public entrer. Le matériel analogique est parfaitement bien huilé, hydraté, poli. J'ai sondé un à un tous les treuils, toutes les poulies, j'ai mesuré l'angle des lames et la distance entre les lanières, de même que la force de percussion des différents outils, et la position des tubes. Un examen minutieux m'a aussi montré que mes ressources numériques, de même que

leurs supports et canaux de transmission, fonctionnement bien comme il faut. J'ai testé chacun des émetteurs, dans la salle, et chacun des récepteurs, dans l'aire de jeu. Et, en sens inverse, le transmetteur qui, bientôt, m'unira aux spectateurs, comme s'ils ne constituaient qu'une seule entité, synthétique, fusionnelle, terrible. Évidemment, j'ai aussi examiné les substances psychosomatropiques. La composition du produit, et aussi les voies par lesquelles il sera acheminé dans mes veines. En temps opportun. Un temps que je ne contrôle pas.

Cela commence tout doucement. Une ambiance sonore d'abord, presque imperceptible. La rumeur d'une ville qu'on entend derrière des portes closes. Pour bien la percevoir, le public doit presque cesser de respirer. C'est voulu. J'ai besoin de toute leur attention, de tous leurs sens réunis, leurs sens si émoussés par le vacarme urbain. C'est pourquoi l'éclairage est tamisé, de sorte qu'on m'aperçoit à peine. Dans cet espace où ils sont presque sourds et aveugles, les électrodes plaquées sur leur crâne mentent aussi à leurs sens et perpétuent cette ambiance de privation sensorielle presque totale.

Puis, au milieu de cette atmosphère raréfiée se fait graduellement entendre un rythme. C'est le grondement d'une usine peuplée de machines, d'une immense fourmilière de béton et de métal. J'entends aussi ce rythme, car pour le moment, je suis branchée sur les mêmes circuits qu'eux. Je sens le son gonfler dans mes oreilles et je sais que, le percevant aussi, graduellement, leurs quarante organismes se mettent à battre à l'unisson. Peu à peu, les électrodes branchées à ma chair commencent à me mentir aussi, et je me retrouve projetée dans l'immensité impersonnelle de cette manufacture qui, pour le moment, ne produit que du bruit. Cela ne m'étonne guère, bien sûr. C'est moi qui leur ai donné la clé de cette usine imaginaire où, durant l'heure qui suivra, je serai leur matériau malléable.

Malgré la violence du jeu projeté, cela commence tout doucement. Et de manière plutôt classique: je sens mes poignets et mes chevilles s'immobiliser. Ce n'est pas du virtuel, ce n'est pas une illusion: des anneaux d'acier tapissés de feutre se bouclent à mes extrémités, premier

signe destiné à montrer au public que je m'offre à lui, et à me rappeler, à moi, que j'ai choisi de me soumettre à son désir, d'être son jouet d'un soir. Un léger changement dans l'ambiance musicale, des tonalités que je n'ai pas prévues. C'est bien, c'est signe que mon auditoire achève de se réchauffer.

Les chaînes à mes pieds m'ont écarté les jambes cependant que mes poignets ont été tirés vers l'avant, jusqu'à ce que je me tienne penchée contre une barre de fer, le dos et les fesses exposés. Pour les spectateurs, et sur l'image qui se superpose au monde réel sur ma rétine, je suis pliée en deux, appuyée sur une machine gigantesque tirée des premiers âges de l'industrialisation. J'ai repiqué la trame sonore d'une comédie en deux dimensions du milieu du xx^e siècle et je lui ai superposé le bourdonnement du début de ma performance.

Aux spectateurs, je veux m'offrir comme une marchandise, comme un produit qu'ils ont payé et dont ils peuvent maintenant profiter. Cette forme humaine qu'ils ont devant eux, ils peuvent choisir de la traiter avec douceur ou avec rudesse. La scénographie, toutefois, oriente leur choix vers un traitement plus énergique, un traitement qui, au-delà de l'illusion du virtuel, laisse souvent sa trace dans ma chair.

Sur la scène défilent à présent différents instruments. Des martinets, des cannes et des cravaches – que du réel, pas de simulation –, des classiques d'un autre âge, que mon public serait déçu de ne pas retrouver. Quelques instruments qui frappent l'imagination également, des objets susceptibles de se frayer un chemin plus profond en moi : aiguilles, canifs, couteaux. Plus quelques merveilles de la vie moderne : une panoplie de baguettes capables de m'infliger du plus petit courant d'électricité statique jusqu'à la torture la plus puissante. Enfin, des électrodes qui, en ne faisant que chatouiller localement mon corps, sont capables de me faire me tordre de douleur. Et de plaisir. Selon la cruauté de mon tortionnaire collectif.

Les instruments qui passent sous mes yeux sont là autant pour permettre au public de faire son choix qu'ils sont destinés à nourrir mes propres fantasmes. Cela me permet de les revoir, de les revisiter, de goûter pour la

énième fois l'effet que leur vue me procure. La vision d'un fouet qui va mordre ma chair, d'une lame qui va l'entailler, de tous ces instruments que je ne contrôle pas et qui ne sont là qu'à mon intention narcissique, réveille toujours en moi cette peur qui me fait douter, qui me donne envie de m'enfuir à toutes jambes en dépit de mes entraves, qui me ramène toujours ici, sur cette scène. Cette frayeur que je leur offre, ce pouvoir que je leur cède les rendent si puissants dans cette enceinte, les grisent aussi assurément qu'une drogue. Quand une sérénité surnaturelle tombe sur la salle, quand ils sont tout entiers voués à soumettre à leurs moindres désirs mon corps et mon âme de performeuse, quand la concentration sadique vient lisser leurs quarante visages, alors je sais que j'ai gagné. Mais, généralement, lorsque tout se passe bien, je suis déjà dans un état trop altéré pour m'en rendre compte avant le lendemain matin.

En principe, ils peuvent choisir parmi tous les instruments de la panoplie. Et, de même, ils peuvent décider de la force à exercer. C'est leur désir collectif qui détermine le cours des choses. Cela, et les réactions de mon corps et de mon esprit qui leur renvoient leurs fantasmes en miroir. Oui, ils peuvent décider de tout, mais l'ordinateur sert de garde-fou. Pour les besoins de la performance – car il ne faut pas oublier que c'est du spectacle, du théâtre, que ce n'est pas la vraie vie – et suivant un habile jeu de coefficients, l'ordinateur est programmé afin d'assurer au numéro une certaine progression. Pourtant, il arrive que certains auditoires particulièrement déterminés débutent par les jeux les plus cruels. Un couteau, ainsi, peut me racler ou m'entailler le cuir avant que mon épiderme n'ait été réchauffé par des lanières plus caressantes. Le programme est alors conçu pour m'économiser un peu, pour suppléer, par le virtuel, à des effets qui me laisseraient trop longtemps incapable de me produire sur scène. Cela ne veut pas dire que j'aie jamais réussi à répéter ma performance deux soirs de suite. En fait, même si je le pouvais, je ne le voudrais pas. Il me faut du temps pour redescendre, physiquement et mentalement. Et plus la performance est puissante, plus je plonge, les jours suivants.

Aujourd'hui, je serai une marchandise sur la chaîne de montage, ainsi croit en avoir décidé le public, influencé par la musique industrielle qui se répercute maintenant à tue-tête sur les murs de la salle de cinéma désaffectée. Le couteau a déchiré un pan de latex dans mon dos, comme si c'était mon épiderme qu'il entaillait. J'ai perçu le frisson de mon auditoire lorsque ma peau nue, vulnérable, humide, attendrie, s'est révélée. Les lanières de cuir mordent maintenant ma chair, leur bruit numérisé me fait sursauter à chaque coup et, bientôt, le public m'a devant lui telle qu'il me veut : un morceau de chair consentante qui leur renvoie l'image de leur propre puissance. Je sais qu'ils goûtent chaque nouvelle rougeur sur ma peau, chacun de mes gémissements, toute nouvelle réaction physique – que je ne peux leur cacher. C'est sans doute pour mieux contempler mon plaisir anticipé que, très vite, la lame progresse jusqu'à mon entrejambe, coupant en deux mon corps de latex, révélant mon sexe lubrifié. En proie à la souffrance, je savoure la force que leur confère ma reddition.

Parfois, certaines de mes performances permettent au public de s'investir dans une sorte d'alter ego holographique, synthèse de leur psyché collective. Le programme génère alors un personnage virtuel, changeant ou fixe, personnifiant cette figure qui me domine. Cette fois, lorsque j'ai conçu le spectacle, j'ai voulu que cette instance soit intangible et j'ai organisé l'espace scénique de sorte que chaque spectateur ait l'impression non pas d'exercer sur moi son emprise par procuration, mais bien de tenir dans sa propre main le fouet qui fait se cambrer mon corps à chaque nouvel impact.

J'aime me livrer en pâture, m'abandonner au plus souffrant, m'offrir à cette salle dépersonnalisée par la somme de ses parties. Je veux qu'ils constatent combien je goûte ce traitement qu'ils me font subir, combien je suis perverse et combien j'en redemande. Je veux qu'ils se sentent sales et vicieux en retour et qu'ils n'en aient que davantage envie de me punir. C'est une entente tacite, une lutte infernale, un échange tordu. Un échange qui me permet de recevoir d'eux une énergie proportionnelle au pouvoir que je leur cède et qui leur permet, à eux, de faire succéder au

martinet la cravache ou la canne, de me faire ramper devant eux pour quémander toujours plus.

Lorsque la baguette électrique effleure mon mamelon droit, je pousse un cri, mais celui-ci est étouffé par le bâillon qu'ils viennent juste de me glisser entre les mâchoires. Entravée, immobilisée, impuissante, je vois l'objet diabolique se rapprocher de mon sein gauche, et je sais que, comme toujours, je n'ai qu'à m'abandonner à la douleur puisqu'il n'y a plus moyen de faire autrement.

Il y a du sexe, bien sûr, dans mes performances. Sinon, celles-ci ne feraient pas accourir les foules et je ne gagnerais pas aussi bien ma vie. Selon les soirs, l'aspect plus immédiatement génital occupe l'avant-scène ou alors des sphères plus reculées. Quoi qu'aient pu en dire les journalistes culturels qui ont eu l'occasion de m'interviewer sur la question, mes performances ne me laissent pas de glace et je ne suis pas une simulatrice. En fait, il m'est souvent arrivé d'avoir mes plus formidables orgasmes sur scène, que ceux-ci soient différés et concentrés en un seul grand émoi, ou déclenchés en rafales jusqu'à ce que je demande grâce. Et je sais que le public aussi y trouve son compte, car il faut toujours nettoyer les fauteuils après les performances. En d'autres mots, je masturbe leur esprit, non leur corps, ce qui ne signifie pas que leurs sens ne sont pas stimulés. Cependant, le sexe est secondaire auprès de toutes les sensations qui se disputent en moi. Je ne suis pas sur scène pour jouir mais pour m'annihiler sous le joug de cette collectivité qui me domine. Et le public, sans doute, n'est pas là en quête d'un orgasme à tout prix, mais d'une expérience plus profonde, plus complète. Rien, d'ailleurs, dans les dispositifs du spectacle ne prévoit l'assouvissement sexuel de chacun des membres du public. Ils en sont quittes pour s'en charger eux-mêmes, pour aller se branler dans les toilettes une fois le spectacle terminé. Autrement dit, je suis une performeuse, pas une pute. Ou je suis une performeuse, donc une pute.

En dépit du soin maniaque que je prends à planifier chacune de mes prestations, de tout l'outillage sophistiqué dont je m'entoure et sur lequel je me repose, de l'esprit convenu de l'échange, il y a toujours un moment où la séance dérape, et c'est le moment que je préfère. Le

moment où j'oublie que je suis sur une scène devant le public, l'instant où chaque spectateur oublie qu'il n'est pas seul avec moi. Les sensations se bousculent dans ma tête et dans mon corps, me confondant. Une intense jouissance s'empare de moi, corps et âme, et me fait planer au-dessus de mon enveloppe corporelle. Lorsque cela se produit, c'est ma plus sûre récompense, ce sont mes gages, ma pitance. Le sentiment que je suis exactement là où je dois être.

Je perds le compte des coups de fouet, vrais ou simulés, des entraves attachées et détachées, des positions que le public me fait prendre. Je n'ai plus conscience ni de mon environnement virtuel ni du lieu réel où je me trouve. Je pourrais aussi bien être n'importe où au monde : dans une chambre à coucher, dans un donjon médiéval, en pleine nature... ou dans le vide sidéral, suspendue en apesanteur. L'outillage qui m'entoure n'a plus d'importance, je vis chaque sensation comme si elle était due à un être de chair et de sang. En fait, il n'y a plus d'être, plus de chair, plus de sang, tout n'est plus que sensations. Je ne perçois qu'elles qui se bousculent, que la puissance de l'instance qui a fait de moi son jouet.

C'est l'ordinateur qui décide du moment où il fera intervenir le psychosomatrope, cette substance étrange qui a la faculté d'accorder pour un temps mon corps avec mon esprit. Pour ma part, je ne suis plus en état de rien décider et, de toute manière, il est dans l'ordre des choses que je ne détermine plus rien une fois que la performance commence. La drogue n'a pas toujours été là, bien sûr et, en fait, elle n'a fait que naturaliser des effets qu'auparavant j'obtenais en virtuel. Et même le virtuel lui-même n'est pas toujours allé dans les extrêmes où, avec le temps, j'ai voulu pousser l'expérience. À mes risques et périls...

Le psychosomatrope me transforme, comme jadis les projections du virtuel en donnaient l'illusion. Selon les soirs, selon les publics, je deviens une créature toute différente... Ces mutations ne me viennent pas de la psyché collective suspendue au spectacle de mon corps torturé ; orientées par elle, elles sont induites par les appareils qui me ballottent au gré des fantasmes de la salle, mais elles sont bien miennes, ces transformations, elles viennent de ma réaction à leurs sévices. Certains soirs où

la transformation est la plus complète, la plus outrageuse, m'a-t-on raconté, on peut sentir un mouvement de recul dans toute la salle, on peut presque palper leur révulsion collective. Et pourtant la performance ne cesse pas tout de suite, au contraire; ils n'arrêtent pas de la nourrir par l'entremise des électrodes qui vont d'eux à moi – leur fascination aussi immense que leur dégoût, sans doute. Ces formes que j'adopte, je n'ai pas à en être fière, mais je refuse d'en avoir honte: elles sont moi, elles sont ce qui m'a faite et continue de me faire, elles m'appartiennent autant que je leur appartiens. Même lorsque je me mue en bête devant eux, en petit animal docile ou rétif, et même lorsque, sous leurs yeux outrés, mon corps obéissant se résorbe jusqu'à devenir celui d'une enfant – celle que j'ai été et suis, pas différente, au fond, de celle qu'ils sont, collectivement et qui, comme la Sophie de l'histoire, s'amuse à torturer des créatures vivantes de ses tendres petits doigts.